

LA GAZETTE

DE LA 11E ÉDITION DU FESTIVAL REGARDS CROISÉS

vendredi 27 mai

Edito...

Hier, alors que la pluie tombait abondamment, nous avons assisté à la lecture du texte de Pieter De Buysser, *L'accueil d'Ismael Stamp*. Tel un conte initiatique, cette pièce met en scène un Candide moderne qui apprend à trouver au sein même du système qui l'opprime, un espace de résistance. Puis les auteurs et comédiens ont interprété le troisième cabaret dramatique intitulé *Bang ou le caisson qui résiste aux bombes, aux balles et aux attaques chimiques*. Son lieu: le restaurant indien *Indira Gandhi*, son élément de l'actualité: un président des États-Unis dont la voiture cale. Rien de grave, juste un problème de moteur, une petite panne technique, une petite rupture dans le système. En s'emparant de ces contraintes, les auteurs ont mêlé des formes diverses, le dialogue vif d'anglaises délurées, l'échange d'un couple américain en villégiature à Grenoble et bien-sûr pour finir la chanson du cabaret. Une chanson au titre alléchant: *Obama Tikka Masala*.



Photo: Jean-Pierre Angé

Ce soir, l'Italie sera à l'honneur, ou plutôt la Sicile car nous allons découvrir *A l'air libre*, pièce de Tino Caspanello écrite en sicilien. Dans ce texte, la langue, très épurée, semble percée de toutes parts. Par cette brèche, par ce trou dans la langue, l'air peut enfin s'engouffrer. Alors que deux peintres en bâtiment finissent leur journée de travail, une femme les interrompt. Armée d'un thermos, d'un rouge à lèvres et de temps à perdre, elle perturbe leur fin de journée, leur fin de semaine où le dimanche pointe comme une lueur d'espoir. Pourvu que le temps soit clément... Entre ces deux ouvriers, nous sentons l'usure du quotidien, le manque

d'espace et l'envie d'un verre après le labeur - de la limonade, peut-être à cause de l'air qu'il y a dedans.

Cette pièce nous a donné l'envie de reposer la question de l'utopie, qu'elle soit architecturale, politique ou théâtrale.

Que pouvons-nous dire de nos utopies de théâtre, celles qui traînent la patte devant la nécessité de produire, de rendre des comptes, de donner un objet fini prêt à être consommé?

Laura Tirandaz

SOMMAIRE

Edito

A l'air libre de Tino Caspanello

Interview de Tino Caspanello

Théma : Des espaces utopiques

Tag et Faits divers

A l'air libre de Tino Caspanello

Trois personnages : un premier ouvrier, un second ouvrier, une femme. Ni plus ni moins. Les portes d'un théâtre pauvre s'ouvrent, dans lequel les personnages ou les acteurs à venir constitueront le matériau principal. Théâtre pauvre ne signifie pas austérité, bien au contraire. C'est là, lorsque qu'il n'y a rien (ou presque) que toute l'imagination peut se développer. La pièce s'ouvre sur ces deux ouvriers (désignés par leur profession, sans une marque d'individualité, de singularité) qui repeignent un balcon (en noir) quand l'un d'eux s'arrête et se demande si ce métier lui plaît. Tout par de là, de cette question qu'il se pose et qu'il pose à son collègue. On apprend peu à peu que ces deux gars-là passent leur temps au travail, qu'ils s'y usent jusqu'à ne plus savoir se reposer, se détendre. Prévoir une simple balade dominicale devient quelque chose d'extraordinaire à planifier, comme s'ils ne parvenaient plus à rêver d'échappées. Leur dialogue vif, rapide fait de reprises, de répétitions et de quiproquos les rend à la fois attachants et comiques. Rapidement, ce couple d'ouvriers se transforme en véritable couple de clowns qui semble influencé par le théâtre de l'absurde (rappelons que Tino Caspanello a rédigé une thèse sur le théâtre de l'absurde). Les thèmes métaphysiques, profonds qui animent les trois personnages s'allient à leur jeu clownesque, que nous pouvons rapprocher

des propos de Jean Anouilh au sujet de *En attendant Godot* de Beckett: « *Les Pensées* de Pascal jouées par les Fratellini ». La pièce glisse peu à peu vers une discussion philosophique, se questionnant sur la place du travail dans la vie des hommes.



Photo: Jean-Pierre Angé

Cette écriture, construite sur des motifs récurrents fait de l'échange même le lieu d'une routine. Chacun a sa place, son rôle : celui qui pose la question, celui qui répond, celui qui doute, celui qui affirme... Cela nous dit la mécanique du quotidien dans laquelle ils sont pris, et peut faire écho aux *Temps modernes* de Chaplin – le corps de

l'ouvrier emprisonné par le geste répétitif. Alors qu'ils finissent leur journée de travail, une femme débarque d'on ne sait où. Le duo devient trio. Elle les embarque avec elle dans une aventure délirante, parvenant à leur faire imaginer une fête. Si au

début ils sont sceptiques, ils se laissent peu à peu guider dans l'aventure imaginaire.

LA FEMME. - Les gens...
SECOND OUVRIER. - Où ça?
LA FEMME. - Là, r'gardez. L'monde qu'y'a!
SECOND OUVRIER. - Moi j'vois personne.
LA FEMME. - Comment ça?

PREMIER OUVRIER. - Mais il est où tout c'monde?
LA FEMME. - Mais r'gardez, r'gardez bien.

Cette femme apporte une bouffée d'oxygène à ces deux hommes en les aidant à rêver. « Heureusement, de temps en temps, l'on rencontre encore en chemin un saint, une folle ou un poète, qui parviennent à nous ramener en des lieux où la vie se densifie selon les règles du chaos le plus ordonné » dit Tino Caspanello, à l'image de cette femme farfelue et marginale, à la logique insaisissable, qui fait irruption dans le quotidien réglé des deux ouvriers. De son sac elle sort toutes sortes d'objets : cigarettes, café, chapeaux, bijoux, rouge à lèvres,... Ce même rouge à lèvres qui servira finalement à repeindre le balcon en rouge, geste absurde, irrationnel, est éminemment poétique et qui dit le changement possible. Ce basculement donne aux personnages la force de prendre leur destin en main en refusant la fatalité. Si petite soit la tentative, le cri d'espoir qui s'en échappe n'en est pas moins grand. Les petits ruisseaux font les grands fleuves, n'est-ce pas ? La brèche ouverte par les personnages ne pourra certainement plus se refermer. Dès lors qu'ils ont goûté à la liberté, par le biais de l'imagination, on envisage difficilement un retour en arrière, et c'est tant mieux.

Estelle Moulard

Interview de Tino Caspanello Propos recueillis par Estelle Moulard et traduits par Julie Quénehen

La Gazette : Dans votre texte *A l'air libre*, la sobriété de votre langue donne la sensation d'une écriture comme trouée par le vide. Pourquoi faire le choix d'une telle économie de mots ? Est-ce une volonté de vous inscrire dans la tradition d'un théâtre pauvre ?

Tino Caspanello : Même lorsque les outils utilisés sont minimalistes, on ne peut jamais parler de théâtre pauvre. C'est d'ailleurs très souvent le contraire, plus les outils sont réduits et plus le théâtre est riche. A partir de rien, d'un lieu et d'une langue simple, le théâtre fait émerger tout un univers métaphysique. La langue que j'utilise est la langue du quotidien, de la nécessité. Cette langue ne permet pas de philosopher. Elle crée des trous, des vides de mots et d'images. Le public doit les combler par son imagination. Si ces trous étaient comblés, nous serions davantage dans un rapport cinématographique.

La Gazette : Vous dites que cette langue ne permet pas de philosopher, pourtant vos personnages vont remettre en cause leur quotidien et s'interroger en profondeur sur leur condition...

Tino Caspanello : Justement. Ils ne peuvent pas philosopher dans leur langue (le dialecte sicilien) car ils n'ont pas les termes techniques. C'est par l'intermédiaire d'images, de métaphores que leur pensée se construit et s'exprime. Les trois

questions fondamentales sont « qui est-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? » et les réponses à ces questions permettent de créer de très belles métaphores. Grâce à ces métaphores, la philosophie peut rejaillir.

La Gazette : Pourquoi avoir choisi d'écrire en sicilien ?

Tino Caspanello : Il est difficile pour un dialecte d'être reconnu comme une langue noble, comme une matière pour un travail artistique. Mon objectif n'a pas été de m'inscrire dans une volonté naturaliste et réaliste comme Verga a pu le faire, mais plutôt d'explorer les possibilités théâtrales que le dialecte sicilien permet. Cependant je n'écris pas en sicilien pour revendiquer sa conservation ou sa transmission. J'ai cherché à comprendre comment ce dialecte pouvait être philosophique, musical, ou encore poétique. J'utilise la langue comme un matériau théâtral.

La Gazette : Alors que vous semblez parler de l'aliénation d'un quotidien oppressant, le dialogue des deux ouvriers insuffle une dimension comique. Que pouvez-vous nous dire de ce contraste ?

Tino Caspanello : L'association du comique et du tragique ce n'est ni plus ni moins que la vie. Alors nous sommes tous des clowns. Que se passerait-il si nous étions figés uniquement dans la tragédie ou dans la

comédie?

La Gazette : L'appel de la scène est perceptible, avez-vous écrit ce duo en pensant au jeu d'acteurs ? Dans quelle mesure votre pratique de comédien influence-t-elle votre écriture ?

Tino Caspanello : En écrivant, je ne pense pas dans un premier temps aux comédiens qui pourraient interpréter mes personnages. Ce n'est que plus tard que je commence à écrire à partir du plateau, sur les corps des comédiens pourrais-je dire. Je me nourris de leur présence pour poursuivre l'écriture de mes personnages.

La Gazette : Parlons du personnage de la femme qui apparaît soudainement, interrompant le travail des deux ouvriers. Ce personnage sort de son sac des bijoux tout en récupérant des fonds de café dans les bars. Il semble qu'elle navigue entre misère et grandeur, pouvez-vous nous parler de ce paradoxe ?

Tino Caspanello : Ce personnage représente toutes les dimensions, la folie autant que la poésie. Elle est surtout celle qui réconcilie le conflit entre les deux ouvriers. Ils sont comme deux aspects d'une même personnalité, à l'image de Janus et de ses deux visages. Le premier ouvrier est le plus vieux, le plus raisonnable tandis que le second ouvrier est plus influencé par l'enfance et l'irrationalité. Ils sont

aliénés par leur travail, comme si la vie ne se résumait qu'à cela. Dans cet ordre établi, il faut que quelque chose ou quelqu'un perturbe la situation. Le personnage de la femme est comparable à un court-circuit. Elle attire les deux ouvriers tel un aimant. C'est elle qui permet la réunion des trois pôles, des trois personnages.

La Gazette : Vous avez rédigé une thèse sur le théâtre de l'absurde, vous sentez-vous influencé par ce courant littéraire ?

Tino Caspanello : Oui, certains thèmes du théâtre de l'absurde m'intéressent beaucoup, comme la condition humaine. En ce qui concerne l'écriture, je ne me sers pas les mêmes techniques. Par exemple, je n'utilise pas les courts-circuits linguistiques comme le font Ionesco ou Beckett. L'enjeu de mon travail est de parvenir à poser une question profonde de manière légère et presque décharnée, réduite à l'essentiel. Atteindre l'universel, voilà mon but.

La Gazette : Vous reconnaissez-vous dans une forme de théâtre populaire ?

Tino Caspanello : Je n'arriverais pas à écrire une forme de théâtre élitiste. Je me demande encore pourquoi une partie du théâtre s'est adressée à une élite. Le théâtre doit être populaire. La notion de « théâtre élitiste pour tous » de Vitez signifie qu'il faut transmettre une réflexion profonde par le biais d'une forme populaire.

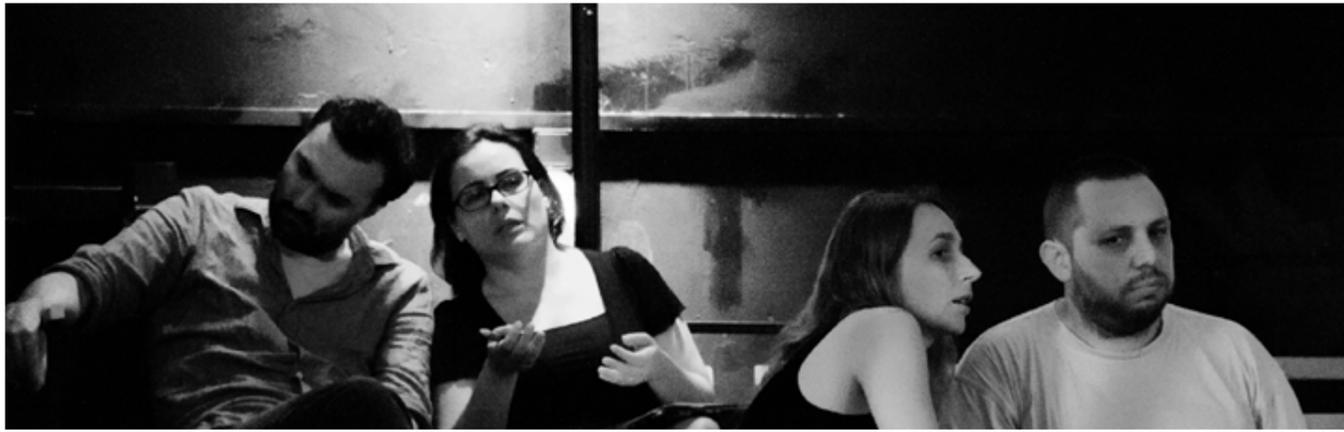


photo : WEI Xing

La Gazette : Votre pièce se termine sur une note d'espoir, le premier ouvrier se met à repeindre le balcon avec le rouge à lèvres de la femme. Pouvez-vous nous parler de ce geste ?

Tino Caspanello : Ce geste est un geste de révolte contre l'obligation. Le rouge à lèvres sert habituellement à tout autre chose que repeindre un balcon, il sert à maquiller. Détourner quelque chose de son usage commun, l'utiliser pour en faire autre chose, c'est aussi un geste artistique. Cela me fait penser au courant artistique Dada.

La Gazette : Pourquoi avez-vous choisi le livre *Orcynus Orca* de Stefano d'Arrigo en recommandation à

Troisième Bureau ?

Tino Caspanello : Ce roman, écrit dans les années soixante-dix, est pour moi le plus beau roman de la littérature italienne du vingtième siècle. Un soldat, qui est une sorte d'Ulysse, revient après la Seconde Guerre mondiale. Il est sur le chemin pour rentrer chez lui en Sicile. Près des côtes Calabraises, le détroit est encombré de cadavres et d'étranges bêtes maritimes qui empêchent les bateaux de passer. Il rencontre alors Ciccina, sorte de Circé, qui a le pouvoir d'hypnotiser, d'apprivoiser ces bêtes. Une histoire d'amour commence, qui se terminera de manière banalement tragique. Les descriptions des lieux sont magnifiques et la langue est superbe, sûrement très difficile à traduire d'ailleurs.

Art Theatre festival

La première édition du festival « Art Theatre Festival » organisé par Tino Caspanello aura lieu du 17 au 30 juillet 2011 à Pagliara (Sicile). Une occasion pour Tino Caspanello de s'inscrire dans le territoire Sicilien. Ce festival met à l'honneur les nouvelles dramaturgies contemporaines italiennes. Plusieurs compagnies de théâtre de toute l'Italie (de Milan, Palerme, Messine et de la Calabre) sont invitées. Tino Caspanello présentera lui aussi une mise en scène avec sa compagnie Teatro Pubblico Incanto. En plus de promouvoir le théâtre contemporain, le festival s'attache à créer un lien avec la population de Pagliara. Des artistes invités en résidence proposeront plusieurs laboratoires artistiques, à destination des écoliers, des jeunes et des personnes âgées. Le groupe Mattanza donnera un concert pour clôturer le festival en musique.

Site : <http://www.teatropubblicoincantofestival.it>

Mer de Tino Caspanello

« Homme : ça fait deux heures qu'tu parles ! Tu dis toujours qu'tu vas partir et tu t'mets à parler. »

Un homme est assis au bord de l'eau. Une femme le rejoint. C'est la nuit. A partir de cette situation simple, Tino Caspanello place le dialogue, le langage au cœur de cette pièce qui a reçu le Prix spécial du Jury du Prix Riccione en 2003.

A peine arrivée, cette femme parle déjà de s'en aller. Toujours sur le départ, elle ne se décidera pourtant pas à laisser cet homme seul. Au lieu de rentrer dans la maison afin de faire le dîner, elle se mettra à lui parler. Elle justifie son entrée en scène par l'argument de son départ soi-disant immédiat.

Dans cet univers quotidien, les personnages que l'on pourrait qualifier de héros ordinaires, résistent par le langage à leur ensevelissement. L'action n'est plus au cœur de la pièce, le langage tient le premier rôle dans cet texte dédié pourtant à « ceux qui aiment en silence ».

Le dialogue de ce couple, comme dans *A l'air libre* est composé de micro-conflits et de répétitions. Peu à peu on entrevoit l'amour, la tendresse qui les lie, comme s'ils apprenaient ou réapprenaient à se connaître après des années de vie commune. A travers cette complicité, le couple surmonte sa difficulté à communiquer, cherchant à tâtons comment se confier à l'autre. « *J'trouve pas les mots... J'sais pas l'dire* » avoue l'homme, désespéré. La mécanique du quotidien est remise en cause, perturbée comme dans *A l'air libre*. En réapprenant à discuter, à échanger, cet homme et cette femme vont s'inventer un langage, le leur, fait de failles, de trous et de désirs.

Estelle Moulard

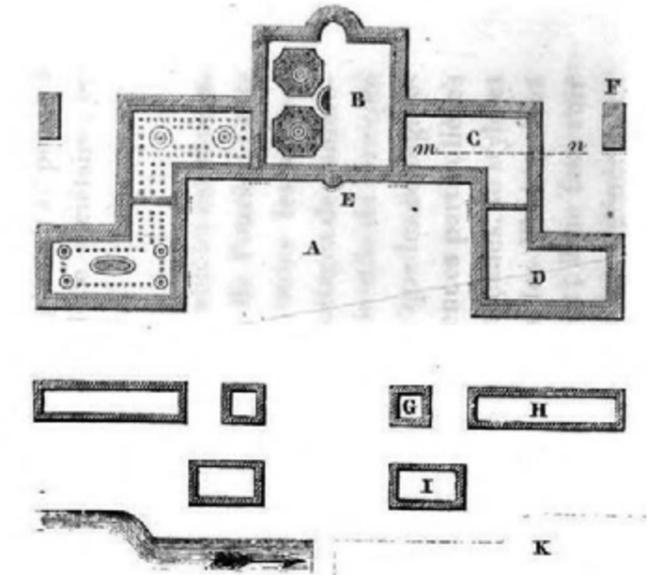
Théma : Des espaces utopiques

par Emeline Massip

Le terme d'utopie est apparu au XVIe siècle, avec des auteurs comme Thomas More (*L'Utopie*), François Rabelais (*Gargantua*) ou encore Francis Bacon (*La Nouvelle Atlantide*). On retrouve les prémices de ce concept dès l'Antiquité avec Platon qui traça les grandes lignes d'une cité idéale dans son ouvrage *La République*. Souvent rattachée à la notion de lieu ou d'espace, l'utopie est une construction imaginaire rêvée par les hommes. Parmi les différentes formes d'utopie qui ont été pensées au fil des siècles, on compte celle du phalanstère, espace de vie idéal, imaginé au XIXème par le philosophe Charles Fourier. Ce bâtiment, d'une longueur d'un kilomètre, est constitué d'appartements privés et de salles publiques et peut accueillir environ deux milles personnes. Toutes les commodités nécessaires à une vie en communauté sont présentes. On trouve notamment un domaine de quatre cents hectares pour cultiver fruits et légumes et des architectures de charme, comme les arcades ou les galeries, pour faciliter les rencontres

et les relations entre les individus. Autrement dit, le phalanstère regroupe tout ce qui contribue à l'équilibre et l'harmonie de la communauté. En effet, beaucoup d'intellectuels de cette époque pensaient que vivre dans un lieu parfait aiderait la population à tendre vers une société parfaite.

Plusieurs architectes ont alors tenté de réaliser des phalanstères. Le plus connu est le Familistère de Guise, créé par Jean-Baptiste Godin dans l'Aisne au XIX. Il fonctionnait comme une coopérative, dont les richesses étaient également réparties pour permettre aux ouvriers familistériens d'améliorer leurs conditions de vie. Cette expérience durera jusqu'en 1968. Plus près de chez nous, dans la ville de Pontcharra-sur-Breda, se trouve un bâtiment élaboré par Joseph Carre en 1928 et construit à partir de plans phalanstériens. Destiné à l'époque aux ouvriers célibataires travaillant dans une usine de viscosite, Viscamine, il abrite aujourd'hui le lycée Pierre du Terrail.



Plans d'un phalanstère

L'utopie à Regards Croisés

Cette année, plusieurs pièces du festival sont traversées par cette problématique de l'utopie. Ismael Stamp veut atteindre un jour Zanzibar, son île rêvée tandis qu'Évariste Galois s'évertue à se battre pour un idéal scientifique et politique, même si cela lui coûtera la vie. À l'air libre, la pièce de ce soir, met en scène deux hommes enfermés dans leur quotidien qu'une femme va perturber en apportant avec elle liberté et imagination. Tous ces personnages défendent leur droit d'accéder à un rêve, mais qu'en est-il de leurs auteurs? Ont-ils eux aussi un Eldorado théâtral? Œuvrent-ils, ouvertement ou inconsciemment, à la réalisation d'un théâtre utopique?

Magali Mougel: Mon théâtre utopique serait une forme dramatique en lien direct avec l'actualité. Il permettrait d'entretenir un dialogue avec la réalité, de réagir aux événements du monde.

Samuel Gallet: Un théâtre qui réussirait à se libérer de la sphère marchande et gagnerait le temps d'affirmer sa recherche et son travail. Avoir le temps d'errer, de travailler, de se tromper et sans rythme de production aliénant. Mon théâtre utopique est un

lieu de véritables rencontres et d'inattendu. C'est un théâtre en lien avec les luttes de la société et en cohérence avec les questionnements politiques.

Pieter De Buysser: J'aimerais que le théâtre n'ait plus besoin d'utopies. Peut-être qu'une fois que l'utopie de théâtre sera là, je ne ferais plus de théâtre, parce que je serais satisfait. Mais pour l'instant je ne suis pas satisfait.

Tino Caspanello: Aujourd'hui, le théâtre vit probablement une utopie dans le sens où il essaye de donner une possibilité de lire et de penser le monde. Le théâtre c'est la liberté de pouvoir faire cela. Le théâtre est une utopie en tant que moyen de tension vers la liberté.

Artur Palyga: Mon théâtre utopique doit faire naître un dialogue avec le public. L'échange se doit d'être vif quitte à être douloureux. C'est une constante dans mon travail que de rechercher ce caractère vital dans l'écriture. Il est difficile de définir une utopie de théâtre car c'est un art en perpétuelle évolution. C'est ce caractère instable qui le rend surprenant. Le théâtre ne devrait jamais s'isoler de la société dans laquelle

il s'inscrit. Aujourd'hui, la dimension politique me tient particulièrement à cœur mais il n'est pas dit que je ne change pas d'avis un jour.

Geneviève Billette: Je voudrais redonner à l'expression théâtre populaire ses lettres de noblesse.

Berkun Oya: Ce serait un théâtre avec le moins d'images possible, le moins de décors possible, etc. Un théâtre simple où les mots ne deviendraient plus que des sons. Il faudrait redécouvrir le son et créer son propre langage. Il n'y aurait alors plus que le concept mis à nu sur la scène, dans la plus grande sobriété. Un théâtre très épuré.

« *Toute leur vie estoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloient, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit. Nul ne les esveilleoit, nul ne les parforceoit à boyre, ny à manger, ny à faire chose aultre quelconques. Ainsy l'avoit estably Gargantua, en leur reigle n'estoit que ceste clause : Fay ce que voudras* » *Gargantua de Rabelais.*



François Marie Charles Fourier

Questions proustiennes à Fabienne Richaud :

Quelle est votre occupation préférée ?

M'allonger sous un arbre et regarder le feuillage bouger.

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?

Parler toutes les langues, pour comprendre tout le monde (et pouvoir parler avec Arthur Palyga par exemple)

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?

Amsterdam, sur une péniche dans le quartier Joordan (le quartier des canots)

Quel est votre plus beau silence ?

Le silence d'un bébé avant qu'il sache parler, lire la découverte silencieuse dans leur regard

Questions proustiennes à Bernard Garnier :

Quelle est votre occupation préférée ?

Regarder les nuages

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?

Voler

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?

En Sicile pour les oranges

Quel est votre plus beau silence ?

Bruit des vagues



Photo : Jean-Pierre Argé

**CHANSON DU JOUR
PAR LA COOPERATIVE D'ECRITURE**

CHANSON COUNTRY

Quand le soleil dit bonjour aux montagnes
Et que la nuit rencontre le jour
Je suis seule avec mes rêves sur la montagne
Mais une voix me rappelle toujours

(Récitatif 2 hommes 2 femmes)

Bonjour madame Billette, ici la secrétaire du dentiste Joud. C'est pour confirmer votre rendez-vous de demain pour votre traitement de canal.

Bonjour madame Billette, le secrétaire du docteur Cohen à l'appareil. C'est pour confirmer votre rendez-vous de demain pour votre grattement du cuir chevelu.

Bonjour madame Billette, la secrétaire du docteur Fargeas. Pour votre œil, vous pouvez passer demain.

Bonjour madame Billette, ici la secrétaire du docteur

Blanc, c'est pour confirmer votre rendez-vous de demain pour réajuster vos anti-dépresseurs.

Rebonjour madame Billette, encore une fois le secrétaire du docteur Cohen, spécialiste du cuir chevelu ET vénérologue. Je vois à votre dossier qu'il n'y a pas que votre cuir chevelu qui mériterait d'être gratté...

Quand le soleil dit bonjour aux montagnes
Et que la nuit rencontre le jour
Je suis seule avec mes rêves sur la montagne
Mais une voix me rappelle toujours

(Encore, tous ensemble, pourquoi pas)

Quand le soleil dit bonjour aux montagnes
Et que la nuit rencontre le jour
Je suis seule avec mes rêves sur la montagne
Mais une voix me rappelle toujours

Tag et Faits divers



photo : WEI Xing ^

Faits divers

Arnaque : il prétendait être un représentant de commerce.

Depuis quelques mois, plusieurs personnes résidant au Cours Berriat se sont plaintes d'un voleur de basket dans le quartier. Après une enquête laborieuse, la police a enfin pu le localiser. Surnommé « Mississippi », cet ancien footballeur venait frapper aux portes pour tenter de vendre une nouvelle boisson énergisante. Il proposait alors une dégustation de son produit alléchant qui contenait en réalité des somnifères à effet immédiat mais de courte durée. Dès que le client s'endormait, il en profitait pour se glisser dans l'appartement et dérober les plus belles paires de chaussures de sport qu'il trouvait.



photo : WEI Xing ^

Equipe de rédaction:

Léa Girod Ludivine Martin,
Emeline Massip, Estelle Moulard
et
Laura Tirandaz
Mise en page : Wei Xing